

La révolte populaire gronde actuellement au Maroc, le pays vit au rythme des manifestations et des répressions policières. Avec Razzia, Nabil Ayouch a l'ambition de nous aider à prendre la température de ce temps aux allures pré-révolutionnaires, et surtout de nous en expliquer les causes. Le réalisateur franco-marocain y parvient-il ?

Nabil Ayouch a en tout cas pris soin dans *Razzia* de ne pas bousculer les préjugés de son public cible concernant la société marocaine : tous les clichés racistes y sont méticuleusement respectés, le Marocain y est homophobe, sexiste et antisémite à souhait.

Dans *Razzia*, nous suivons le quotidien de cinq personnages, le Berbère, l'Homosexuel, l'Adolescente, le Juif et la Femme. Nabil Ayouch laisse ces personnages nous dire, du point de vue du stéréotype auquel ils sont réduits, ce qu'est la société marocaine et pourquoi elle est sous tension. Et ce qu'ils nous disent est univoque : la société marocaine est une société arriérée culturellement, intolérante vis-à-vis des minorités, et c'est pour cela qu'elle est au bord du gouffre. Les personnages de Ayouch n'existent dans son film que pour marteler cela, scène après scène. Même le personnage secondaire de la pétillante prostituée ne passe dans le film que pour y être maladivement antisémite, quittant précipitamment son client à la simple vue d'une Menorah dans la chambre.

Et tout est lourd dans le film. Ayouch veut dire que la société marocaine est hypocrite et contradictoire ? Fastoche, l'Adolescente se charge de prier voilée devant un clip télé où des femmes dansent dénudées. Et on devine la fière satisfaction du réalisateur face à cet effet « Grosse contradiction à l'appel du muezzin ». Difficile de la loucher en effet...

Summum de la caricature raciste : le couple que forme Salima et son mari Jawad. Comme le reste dans le film, leur relation est très pauvre, réduite à un message que Ayouch veut faire passer et qui est mis en scène à chaque plan : « Voyez cette misogynie pathologique et cette jalousie malade chez l'Arabe ». Par exemple cette scène où Salima veut passer un moment tendre avec son mari. Lui ne veut pas, ces douceurs à l'initiative de sa femme, ça l'agace. Il met donc fin à cette tendresse et la viole. Il préfère comme ça, c'est un Arabe.

À noter que le couple parle français et boit de l'alcool. Nabil Ayouch désislamise et francise pour donner à voir l'essence profonde : l'Arabe a un gros problème dans sa tête avec les femmes. Oui les Arabes sont comme ça Madame Dupont, Musulmans ou pas, vivant au Maroc ou dans les quartiers populaires de France, c'est pareil. C'est les gènes...

Ce qui est le plus regrettable dans le film, c'est qu'on n'y voit aucune dynamique sociale à l'œuvre. Le film est sans relief, sans profondeur. Gênant pour un film qui prétend parler de luttes et de révoltes. Les cinq personnages sont pourtant liés les uns aux autres, et le fait qu'ils se croisent est censé signifier quelque chose. On ne peut s'empêcher de penser à *Une séparation* de Asghar Farhadi. Mais là où Farhadi a excellé à traduire par ellipses les tensions politiques et sociales, notamment de classe, sous-tendues par les tensions entre les personnages de son film, chez Ayouch au contraire, il ne se passe rien entre les personnages, ils sont définitivement seuls, réduits à être les victimes d'une société dans laquelle ils semblent tous étrangers, rattachés à rien, ni à leur famille, ni à leurs amis, ni à leur quartier, ni à leur classe. Des personnages caricaturaux qui évoluent de manière isolée dans un Maroc caricatural.

Si les personnages de Ayouch sont si caricaturaux, c'est parce que Ayouch ne les aime pas. Excepté le personnage de Salima, qui est à part dans le film. À part Salima donc, tous finissent par être lâches, sans qu'on comprenne bien pourquoi. Tout au long du film, le Berbère est plutôt courageux, mais il finit par abandonner femme et enfant. Le Juif s'inquiète de ce que vont manger des adolescents, mais la minute d'après, il ne bouge pas le petit doigt pour porter secours à ces mêmes adolescents en train d'être tabassés. L'Homosexuel, pourtant le moins caricatural dans le film et jusqu'alors plutôt attachant, se défoule sur un adolescent de quinze ans en le frappant frénétiquement. L'Adolescente, qui la minute d'avant faisait des avances à l'ado en question, le regarde être battu à mort avec un sourire indifférent. Lâcheté, lâcheté, lâcheté. Lâcheté et chacun pour soi, chacun contre tous.

En réalité, le film ne raconte pas d'histoires, encore moins l'Histoire qui est en train de se passer au Maroc. Le film est purement idéologique, il a une fonction dépolitisante, anti-sociale : si les Marocain·e·s se révoltent

en ce moment, c'est parce qu'ils ne se supportent plus les uns les autres, les Musulmans contre les Juifs, les hommes contre les femmes, les Arabes contre les Berbères, les hétéros contre les homos, les adultes contre les adolescents.

Et l'État marocain dans tout ça ? Il n'en est pas du tout question dans *Razzia*. Notez la prouesse de réussir à parler de « luttes » et de « révolutions » dans le film, sans jamais, jamais, évoquer le pouvoir marocain qu'on peut pour le moins qualifier d'autoritaire. Alors certes, il y a quelques images de révoltes et de manifestations de temps en temps en toile de fond. Mais c'est juste un élément d'arrière-plan, le sujet n'est pas du tout traité. Au contraire, les révoltes sont volontairement dépersonnalisées en une masse de jeunes hommes encagoulés, en keffieh, et violents, qui frappent femmes et enfants sur leur passage, qui brûlent, et qui pillent. Une masse grouillante et menaçante. On ne sait rien sur les raisons de ces manifestations, et sur les manifestants. On sait juste qu'ils font très peur, notamment aux cinq personnages principaux du film. Meute et razzia. La fameuse « rue arabe », comme on dit dans les médias français, animale, irrationnelle et dangereuse...

Or, même si Nabil Ayouch n'en parle pas dans son film, on sait ce qu'est le temps révolutionnaire aujourd'hui au Maroc. Il s'appelle Hirak. C'est un mouvement de contestation sociale né dans le Rif il y a quelques années, qui s'étend aujourd'hui à d'autres régions. Évidemment le Hirak du Rif n'arrange pas du tout le « récit national » de Nabil Ayouch. Des manifestations pacifiques, un mouvement massif, aux revendications sociales, aux référents islamiques, anti-coloniaux et pro-palestiniens. Pour des hôpitaux, des écoles, la justice. Contre les violences et les crimes policiers. Contre la corruption. Pour la dignité. Pour la justice. Un mouvement qui remet en question la structuration capitaliste du pays. Qui remet au goût du jour la solidarité tribale. Un mouvement qui a un discours politique clair et construit, bien loin des grognements indistincts des manifestants de *Razzia*.

Le personnage qui porte des revendications amazigh dans le film, le Berbère, l'enseignant des montagnes de l'Atlas, est symptomatique de la manière dont Ayouch dépolitise et falsifie cette réalité politique du Maroc d'aujourd'hui. La « question berbère » dans *Razzia*, c'est des petites chèvres, des petites fleurs, la nature, la poésie, une douce musique. Rien de bien méchant. Et un homme seul, inoffensif, aux revendications purement identitaires. Nabil Ayouch s'est contenté de mettre en scène la caricature coloniale française du poète-kabyle-des-montagnes-amoureux-de-la-liberté, opprimé par l'obscurantisme de l'administration arabe. Mais attention, il a une grande qualité le Berbère opprimé de Ayouch : à la différence des récits



des autres personnages qui se déroulent aujourd'hui, son récit se passe dans les années 70. C'était il y a bien longtemps... Pas de critique du pouvoir actuel donc.

Car Nabil Ayouch critique la société marocaine. Jamais le pouvoir marocain. Rien qui évoque le HIRAK dans *Razzia*. Rien qui rappelle Nasser Zefzafi¹ chez les personnages. Rien sur les centaines de prisonniers politiques au Maroc, dont des enfants. Rien sur la torture et les violences sexuelles en prison. Rien sur les journalistes qui ont couvert la répression contre le HIRAK, emprisonnés également. Rien sur les élans de solidarité que cela a produit. Rien sur le courage de ces hommes et de ces femmes, manifestant au péril de leur vie. Rien qui rappelle Silya Ziani, une des leaders du mouvement, emprisonnée et torturée en prison, et rien qui rappelle les très nombreuses militantes du HIRAK, chez l'auto-proclamé féministe Nabil Ayouch. Car si la révolution ayouchiste doit être incarnée par une femme, ce n'est pas par Silya. C'est par le personnage de Salima, joué par l'épouse de Nabil Ayouch. À la fin du film, elle marche fièrement dans le sable, en bikini, enceinte, portant son enfant comme elle porte l'espoir du Maroc... La scène est tellement premier degré, tellement ridicule, qu'on a du mal à croire que Nabil Ayouch ait pu penser sérieusement tenir là un quelconque symbole.

Le personnage de Salima a passé tout le film à revendiquer essentiellement trois choses : le droit de travailler « comme ça, pour se payer des voyages », le droit de fumer et le droit de porter des robes courtes. Il ne s'agit pas de moquer les aspirations de Salima, qui sont évidemment légitimes à partir du moment où c'est son choix. Mais en quoi ce personnage incarne-t-il la révolution au Maroc et l'espoir des femmes marocaines ? La libération des Marocaines ne se réduit-elle qu'à une parodie de libération sexuelle ?

Qu'en est-il de toutes les Marocaines qui se battent contre l'exploitation de leur travail dans les entreprises délocalisées de téléconseil ou dans les usines toxiques (car oui les Marocaines travaillent massivement, et c'est rarement pour « se payer des voyages »), qui se battent contre la corruption, contre les humiliations du régime, pour un système démocratique et pour plus de justice sociale ?

La masse des Marocaines est réduite dans *Razzia* à des manifestantes contre « la réforme sur l'héritage ». On n'en saura pas plus sur la complexité de leurs motivations. Mais qu'elles sont bêtes ces Marocaines à manifester ainsi contre la possibilité d'avoir plus de droits ! Heureusement que le grand féministe Nabil Ayouch est là pour ainsi pointer du doigt leur bêtise, et

pour leur expliquer comment se libérer : faites comme Salima, Mesdames, pour vous libérer, posez une main sur votre ventre et fixez fièrement l'horizon...

Le film *Casablanca* est dans *Razzia* une sorte de fil rouge, accompagnant une certaine mélancolie nostalgique des personnages. À la fin du film, un des personnages révèle que *Casablanca* n'a pas du tout été tourné au Maroc, ce qui attriste son interlocuteur. En sortant de projection, on a envie de dire au réalisateur de *Razzia* que son film non plus n'a pas été tourné au Maroc. Impression d'un film tourné à Paris, pour un public français. Et pas le meilleur public.

Les dynamiques sociales qui œuvrent actuellement au Maroc sont complexes. Il faut beaucoup de sincérité et de talent pour les mettre à nu. Mais n'est pas Asghar Farhadi qui veut.

1 Nasser Zefzafi, leader marocain du mouvement de contestation dans le Rif, se réclamant de l'héritage révolutionnaire et anti-colonial d'Abdelkrim Khattabi, est enfermé par le pouvoir marocain depuis mai 2017, en attente de jugement, il risque la peine de mort.

Fatima Ouassak est politologue, fondatrice et animatrice du Réseau Classe/Genre/Race, réseau d'ac-teurs universitaires, militants, institutionnels et associatifs qui travaillent sur des projets en lien avec les enjeux d'égalité et d'intersectionnalité. Autrice de «Discriminations Classe/Genre/Race, repères pour comprendre et agir contre les discriminations subies par les femmes issues de l'immigration post-coloniale», Ifar, 2015. Co-fondatrice du Front de mères, syndicat de parents des quartiers popu-laires.

